George Sand.

XVII

Mais parlons de George Sand, dont chacun, du reste, parle à cette heure, et que nous avons vaguement entrevue à l'aube de nos vingt ans, quand Alfred de Musset se suicidait peu classiquement au Quartier Latin de la grande ville de l'esprit.

Que la robe de George Sand ait été pour Alfred de Musset une robe fatale comme celle de Nessus, sans qu'il y ait eu de l'Hercule dans le poète moderne et l'auteur de *Rolla*, c'est très possible, et l'histoire le dit. Il y a, du reste, bien des histoires de ce genre dans le monde, mais qui n'intéressent pas souverainement l'humanité.

Que ce poète et cette femme, deux élus de l'intelligence voisine du génie, deux splendides enfants gâtés de l'orgueil et de la misère humaine, se soient vraiment aimés dans la sincérité de quelques jours, oubliant les autres, comme lorsque le ciel est beau et que l'âme croit en Dieu, cela est bien possible encore, et nous devons l'admettre pour leur honneur. Rien ne les forçait à mentir. L'amour, même coupable, a toujours des moments de foi suprême et d'admirable confiance.

Mais si la liaison peu sacrée et brisée d'Alfred de Musset et de George Sand, devenue quelque chose par le caractère des personnages, a déterminé dans l'homme trahi la maladie mortelle de l'absinthe et de la consolation dans l'ivresse, elle n'a aucunement poussé la femme au suicide; et la rupture des amours qui ne se comprennent pas ou qui ne se comprennent plus, fort naturelle en elle-même et forcée quand aucun devoir ne les domine, n'a en aucune façon diminué dans son intelligence et dans son esprit celle à qui pourtant l'on accorde volontiers le rôle inférieur de la faiblesse. Trahissant ou trahie, peut-être les deux, la femme n'est point morte de la trahison.

George Sand, dit-on, bonne sans doute, mais plus forte que tendre, n'a absolument rien maudit, et ce ne sont pas ses romans et ses livres qui doivent nous donner la mesure exacte de son chagrin et de sa douleur.

XVIII

Après tout, à propos du désespoir de l'un et de la vaillance de l'autre, l'on pourra t peut être constater un fait psychologique, que la femme, en général, a une plus grande puissance que l'homme pour la douleur et la souffrance, et que si, par une loi de la nature qui s'appelle l'espérance, elle cherche un remède à sa douleur, c'est un peu, comme l'inconsolable Calypso de Fénelon, dans une douleur semblable qu'elle veut trouver la guérison. *Similia similibus curantur.*

Est-ce de l'héroïsme ou de la faiblesse? Mais s'il ne faut pas nier la vaillance à George Sand, il ne faut pas parler de faiblesse à propos d'elle.

Cette femme n'est point de taille ordinaire, et la révoltée sociale, qui peut vous écraser de son dédain, n'est pas de celles qu'on lapide avec des préjugés.

George Sand, hardiment émancipée, beaucoup trop même, car on ne sait jamais bien où l'émancipation finit, croyait avoir le droit d'être logique avec ses théories sur la liberté du choix et du renoncement; et comme l'hypocrisie lui semblait être la chose la plus méprisable du monde, étant contraire à sa nature et à sa fierté, elle ne voyait aucun crime à affirmer ses principes par l'action de sa volonté et de ses sentiments. Mais, l'amour passé, l'épreuve faite et l'homme évanoui, George Sand se reprenait ou se retrouvait sans peine, si tant est qu'elle se fût aliénée ou perdue.

Avait-elle donné autre chose que ce qu'elle voulait donner? L'ami et l'homme, Alfred beaucoup plus féminin qu'elle, en qui elle avait cherché le beau, le grand et l'introuvable, l'avait-il véritablement conquise par la toute puissance de son cœur, par la grandeur de son caractère et de son esprit, voire même par sa bonté et son estime? Fallait-il le pleurer longtemps et même le pleurer?

Pourtant, si George Sand eut des torts pendant sa liaison peu éternelle avec Alfred de Musset, ne serait-ce que le tort d'un mauvais choix, il est juste de constater qu'elle garda toujours de la pitié pour celui qui fut son inférieur en caractère et qui ne sut pas se défendre de sentiments mauvais et jaloux. Cette jalousie est si bête et si méchante!

Est-ce qu'on devrait la compatir dans le libre monde des artistes, des auteurs, des poètes, des exceptionnels, de ceux qui jouent les amours au théâtre ou qui le chantent au pluriel, où le mot, du reste, est féminin?

La jalousie est l'infirmité des médiocres, nés pour être ridicules et malheureux.

XIX

Mais comme c'est bien pas l'auteur que la femme, parallèles toutefois, qu'il importe ou convient d'étudier dans George Sand, ne nous demandons pas trop si la femme, comme femme, valut mieux ou valut moins après sa liaison ou son illusion avec Alfred de Musset. Les réponses seraient trop différentes.

Demandons-nous plutôt ce que le penseur et l'auteur, science acquise et observations faites, gagna à cette étude et à cette expérience. Car George Sand, qui n'est pas entièrement un être de sentiment, a eu du penseur, de l'observateur et du philosophe en elle, et l'on doit, avec sa supériorité d'esprit, faire une étude sur tout, avec tout, partout, même sur cet "animal à deux pattes, sans plumes" et peut-être sans tête que le divin Platon appelait l'homme, mais qui, en réalité, n'était pour Diogène qu'un vieux coq déplumé et laid.

Pourtant avant d'en finir avec la femme, qui ne disparut jamais en elle et qui finit par se retrouver dans le calme et la beauté sereine de ses dernières années et de ses derniers ouvrages, alors qu'on ne se trompe plus sur les choses de ce monde et que l'on peut regretter ses erreurs et sourire à la mémoire de ses illusions d'autan, il est peut être bon et il est certainement juste de dire ces derniers mots:

Non, et quoiqu'en dise la légende mal faite et malfaisante, malgré ses erreurs et ses fautes, malgré les jugements portés contre elle avec toute la sévérité de gens qui se croient vertueux en condamnant les autres, sans doute pour ne pas être condamnés eux-mêmes, non, George Sand n'oublia jamais qu'elle était femme; et cette femme, malgré le milieu d'auteurs et d'artistes qui fut trop le sien, ne perdit jamais la distinction et le cœur de la femme supérieure. Et Proudhon ne se trompa pas, disant:

"Puissante par le talent et le caractère, amante de l'honnête autant que du beau, Mme Sand, dans la modestie de son cœur, a cherché un homme; elle ne l'a pas trouvé. Aucun de ceux qu'elle a hantés, aimés, n'a su la comprendre et n'était digne d'elle; elle s'est égarée par leur faute. Elle ne demandait, en suivant sa vocation, qu'à rester en tout et pour tout ce que les plus désintéressés de ses amis l'ont trouvée toujours, une bonne et simple femme: ces courtisans en ont fait une *émancipée*; que la responsabilité leur en revienne."

XX

Non, il ne faut pas calomnier la morte, ni même croire la moitié de ce qu'on a dit de la vivante aux jours de son émancipation. Et la multiplication de ses amours et de ses faiblesses, surtout dans le sens vulgaire et grossier, serait une odieuse et véritable calomnie.

Jamais les sens, dans George Sand, ne furent assez violents et assez impérieux, assez dénués ou privés du sentiment du beau et de la conscience du bien, pour la jeter dans les écarts honteux et qui déshonorent. Si elle les reconnaissait, c'était avec le partage du sentiment, jamais seuls. Sa fierté de femme ne l'a jamais abandonnée dans la voie mauvaise et dangereuse qu'elle avait prise. Ses ruptures n'ont été que des décrets de l'homme et la dignité reprise. Et ce ne sont pas les lois rigoureuses de la société ou les préjugés sociaux qui pouvaient lui faire peur. Elle était brave.

Gardons-nous donc de la calomnier et repoussons les calomnies du passé.

Si George Sand eût été telle, si elle fût descendue au-dessous d'elle-même, si elle avait pu être vile, basse, fausse et misérable, ou révolté d'un autre genre qu'elle, mais un puissant esprit et un homme parfaitement chaste, ne lui aurait point donné son amitié, son estime et son respect.

Certes, George Sand, la femme des idées et des doctrines fausses peut être, des sentiments affranchis en dehors de la règle et de la morale, de la révolte qui dépasse le but et qui le manque, a pu être une pécheresse, et il faut bien le reconnaître, puisqu'elle ne s'en cache pas elle-même, laissant à l'homme lui-même le droit de se justifier sans gloire; mais nul ne peut dire que ses actions d'émancipées et de coupable aient eu la bassesse, le vice et l'ignominie native pour mobiles. L'idée d'en faire une créature vile, une pécheresse sans vertus et une femme déshonorée, ne peut venir à personne.

Ce n'est pas ainsi que la jugera la postérité.

Et si le présent, par les mains de quelques juges méchants, peu intelligents et peu miséricordieux, sans doute parce qu'ils appartiennent à la famille des criminels, lui jettent encore quelques pierres, oubliant qu'elle fut femme, la postérité acceptera le jugement du sévère Proudhon, l'homme qui ne flattait pas, mais qui ne calomniait point.

XXI

Qu'il est donc difficile de comprendre la femme, cette créature de tant de qualités, de contraires, de contrastes et de contradictions peut être, qu'on est parfois tenté de voir en elle un être multiple et sans unité.

Et si vous l'admirez en ce moment, par un côté qui est beau et qui brille, forcé que vous êtes à l'admiration et à la justice, ne devez-vous point paraître inconséquent et ridicule, sinon l'être, lorsque, dix minutes après, vous l'admirez moins par ce même côté et que vous lui trouvez des côtés faibles et défectueux qui modèrent votre admiration première?

Il est bien vrai que cette créature dans laquelle il restera toujours du mystère, sans doute le *nescio quid divinum*, peut vous paraître un instant ordinaire et vulgaire par un côté, peu ou point admirable, quand tout à coup, par un autre côté et dans l'ensemble, elle se révèle dans une beauté qui vous fait rougir de votre premier sentiment et qui le transforme en admiration et parfois même en adoration.

Après tout, l'homme, avec toute sa force et son unité prétendue, pourrait bien être aussi multiple, aussi divers et aussi mobile que la femme elle même, et nous croyons volontiers, quand il la regarde et qu'il parle d'elle, qu'il perd le plus souvent le bon sens et la raison.

En ce cas, quel triste et pauvre juge il fait! Que de contradictions en lui! Comme il se dégage de la minute à la minute! Est-ce le même homme qui parle, et si ses impressions et ses jugements se contredisent, comment voulez-vous que trois hommes s'entendent pour l'appréciation de ce qui n'a rien de mathématique et de géométrique, rien de parfaitement exact, et de ce qui est du domaine de la beauté, de l'art et du sentiment?

Pourtant, quand nous voyons la riche et belle langue de George Sand, souvent éloquente, n'ayant peut-être que le tort d'être un peu trop descriptive et pas assez nerveuse, et que nous la comparons à celle que la plupart des romanciers et des auteurs parlent aujourd'hui, —pour peu de temps, espérons-le—nous ne pouvons pas être en désaccord avec nous-mêmes, nous contredire de la minute à la minute, ne pas admirer presque sans réserve. Et ce désaccord, qui n'existe pas en nous-mêmes, n'existe guère non plus entre ceux qui ne sont point tombés dans le vulgarisme et le charabia de nos jours.

XXII

En vérité, l'écrivain est supérieur, de race et de la bonne école. Il n'est point indigne de Jean Jacques Rousseau, son maître. Sa langue, certes, bien qu'ayant, comme celle des bons auteurs de la première moitié de ce siècle, quelque chose de la transition d'un siècle à un autre, du dix-huitième au dix neuvième, n'est point la langue de la décadence. Un peu d'enflure dans son lyrisme n'est point un crime capital, surtout quand l'auteur est une femme. Cette enflure ne serait-elle pas plutôt de la surabondance et de la richesse?

Il y a dans George Sand des pages qui sont des chefs-d'œuvre de style, même des livres entiers. Le style de cette femme puissante a du souffle, de l'âme, de l'enthousiasme et du charme, un magnétisme véritable. Manquerait-il de coloris ou serait-il toujours de la même teinte, sans nuances de prisme ou de passion?

Et si l'auteur n'a pas toujours vécu dans les grandes villes au ciel gris, avec ceux qui ont l'ignorance profonde des beautés de la nature sans masques et sans contrefaçons, si elle a connu la campagne variée et vraie, les champs que les saisons transforment, les bois où parlent les chênes de Dodone et où les oiseaux font leurs nids, Nohant et ses roses, le Berry des horizons sans profondeur peut-être et sans grandeur lassante, mais non sans la poésie de la fraîche vallée, du taillis vert, des buissons fleuris où le mouton laisse quelques flocons de sa laine, de la ferme rustique et laborieuse où la moisson jaunie tombe en gerbes d'or sous la faucille d'août brûlant, de la vigne elle-même, cette bénédiction de Dieu aux hommes de bien et de foi, de courage et d'amour, qui donne son raisin sacré, son chant joyeux et sa gaîté française et brave, n'en a-t-elle pas moins, avec tout cela, dans la bucolique des paysans et des Barrichons dansant à la cornemuse des vieilles bourrées gauloises, fait des paysages charmants et simples dans un style qui doit rester un modèle de simplicité, de vérité et de naturel?

Oui, si l'auteur, avec une fièvre ardente de curiosité courageuse et dangereuse, est souvent descendue au fond du cœur humain pour y trouver ce qui n'était pas toujours beau et noble, généreux et saint, c'est-à-dire la conscience dans toute sa vérité et le devoir dans sa plus haute expression, puisque c'est la liberté surtout que la femme cherchait, l'auteur n'en a pas moins été un grand peintre.

Voyant ainsi et pensant ainsi, étonnez vous donc que la méfiance ou l'indifférence disparaisse et que l'admiration vous gagne.

XXIII

Mais si, sauf peut-être quelques économistes très savants qui n'aiment point le luxe des phrases et l'ornement des idées, ou bien certains raisonneurs très sobres en matière de style et qui voient une ennemie en une profane dans l'imagination aux vêtements poétiques et splendides, l'on peut admirer sans faiblesse, avec un sentiment classique, comme fort belle et française, comme langue d'un écrivain supérieur, la langue qui a été celle de George Sand, qui est de la bonne école et qui devrait faire honte aux milliers de petits romanciers qui empestent aujourd'hui la république des lettres, que Platon aurait raisonnablement proscrits, mais qui se croient très sérieusement de glorieux personnages, bien qu'ils écrivent presque tous une langue étrangère à la grammaire et au bon sens; oui, si, en changeant les mots de l'Evangile et en les appliquant aux auteurs et aux littérateurs, car aucun écrivain ne saurait être parfait dans une langue parfaite, il doit y avoir "à pardonner dans celle qui a beaucoup écrit," toujours sincèrement du reste,—ce qui n'est point le cas avec les pierrots du jour—l'admiration se reprend et l'approbation se refuse dans une trop grande mesure de justice et de morale lorsqu'il s'agit du penseur et du moraliste.

Sur ce terrain, où la séduction du style ne peut pas être une justification, bien qu'il soit difficile de s'y soustraire, il faut avoir le courage de dire non et de désapprouver sans faiblesse ce qui cesse d'être juste, ce qui n'est pas vrai, le sophisme brillant, la théorie fausse et la doctrine mauvaise, dût cette doctrine mauvaise, avec des apparences de vérité, la vérité même parfois, combattre une société qui ne mérite pas tous nos respects et une civilisation dans laquelle se trouvent bien des misères et des injustices sociales.

Il y a des principes éternels et indispensables contre lesquels la révolte est inutile et folle, et si toutes les règles ne se trouvent pas en harmonie avec ces principes, la règle, c'est-à-dire l'ordre et la justice, n'en est pas moins absolument nécessaire. La sagesse consiste à mettre d'accord la règle et les principes.

Mais tous les romans et tous les livres de George Sand, avec toutes leurs théories morales, sociales et sentimentales, ne sont pas toujours d'accord avec les principes essentiels et vrais, voulant parfois même les supprimer ou leur enlevant une règle qui les rend faux et qui les détruit.

C'est là, pensons-nous, l'erreur de George Sand.

XXIV

Ne serait-ce pas plus qu'une erreur volontiers pardonnable?

Et le moraliste serait-il rigoureux en disant que nombre de livres et de romans de George Sand, par le mal qu'ils ont fait, par les exemples qu'ils ont donnés et par les esprits qu'ils ont trompés, par les imitateurs qu'ils ont créés ou révélés, méritent la sévérité de la censure et même la réprobation?

Si leur attachante lecture n'a pas été bonne, si leur imitation n'a rien produit de glorieux, faudrait-il ne pas voir d'immoralité dans leur influence et dans leurs effets?

Le mot immoralité, certes, est un très gros mot, et bien vilain. Il est presque synonyme du mot corruption, et il condamne bien cruellement celui à qui vous l'adressez. A vrai dire, on lui donne tous les vices et toutes les laideurs qu'on veut lui donner, et même, parfois, il n'a pas le même sens odieux pour tous. Il a beaucoup d'habits et de formes à sa disposition.

Mais en quoi et comment pourrait-on l'appliquer à George Sand comme auteur, et ne faudrait-il pas craindre l'injure et l'injustice en en faisant une application fausse et sommaire.

En vérité, si jamais auteur n'a été chaste dans son langage, dans ses paroles, dans l'expression de ses pensées de ses sentiments, évitant les mots qui sont grossiers ou vulgaires, craignant l'obscénité du terme ou de l'image, non par fausse pudeur mais par dignité ou distinction de femme, c'est assurément George Sand. Pas un mot n'est impur ou douteux en elle. Pourquoi ne l'a-t-on pas remarqué?

Non comme écrivain, comme styliste habituant ses pensées dans la phrase visible et sensible, George Sand n'est ni gauloise ni galloise, et l'Académie elle-même, vieille vertu du reste, n'est pas plus décente et irréprochable que l'auteur d'*Indiana*. L'Académie ne s'encanaille point par l'allure et le ton, et son langage est toujours digne, très digne, vraiment noble. Elle pense avec raison qu'il ne faut jamais parler grossièrement au peuple, qu'il convient de le respecter comme soi-même, et que la langue française est véritablement belle et française parce qu'elle ne brave pas l'honnêteté dans ses mots. Cela, du reste, n'empêche pas la langue française, qui n'est point une prude imbécile ou hypocrite, d'avoir des sourires, des malices et des nuances admirables.

Quoqu'il en soit, malgré la chasteté du vêtement et la moralité de la langue, peut-on dire que George Sand soit un auteur moral?

Et pourquoi?....

J. GENTIL.

NOEL-JESUS.

Savez-vous pourquoi la fleurette est morte,
Les nids d'oiseaux tristes et déserts,
Savez-vous pourquoi le vent froid emporte
La feuille tombée aux brises d'hiver?
—C'est que dans les cieux d'étoiles connus
Les fleurs vont aller s'ouvrir près des anges,
Les oiseaux chanter de douces louanges,
Car voici venir le Noël-Jésus!

Savez-vous pourquoi la neige est si belle,
Le sapin pleureur toujours aussi vert,
Savez-vous pourquoi la brebis qui bêle
A des cris plaintifs dans le pré désert?
—C'est qu'à Bethléem les bergers perdus
N'ayant plus ni fleurs, ni brise embaumée,
Dieu leur envoya dans la route ainée
Un peu du printemps, le Noël-Jésus!

Savez-vous pourquoi dans ce jour tout chante,
La foule en pleurs qui le prie à deux genoux,
Savez-vous pourquoi la nef est brillante
Et l'orgue ce soir a des jeux si doux!
—C'est que dans les cieux d'étoiles connus
Entre ses deux bras la vierge Marie
Berce en souriant une âme chérie,
L'âme de son fils, le Noël-Jésus!

L'Esprit des autres expliqué.

....Elle a d'assez beaux yeux
Pour des yeux de province....
GRESSET (Le Méchant).

Jamais surintendant ne trouva de ferme-lle.
BOILEAU (VIIIe satire).

UN GRENADIER

—ET UN—

MARECHAL.

A propos de la fête militaire de l'autre soir.

C'est avoir la main deux fois heureuse que la mettre, tout à coup sur deux autographes dont la teneur est fort intéressante et les personnages si contraires. Ces deux personnages ont fait côte à côte les mêmes campagnes et traversé la Révolution pour finir au delà: l'un, en républicain opiniâtre; l'autre, en palinodiste fieffé.

Le premier — dont Tout-Paris saluait l'autre soir la statue dans la grande fête militaire de l'Opéra— est le Breton Théophile-Malo Corret de La Tour d'Auvergne, né à Carhaix, *Premier Grenadier de France*, et, le 9 messidor an VIII, tombé— glorieux et pleuré —en plein champ de bataille, sous la lance d'un uhlan bavarois.

Le second est le Parisien Pierre-François-Charles Augereau, né dans le faubourg Saint-Marceau, duc de Castiglione, maréchal de l'Empire, pair de France, mort d'une hydropisie de poitrine en 1816—dédaigné et oublié—par là, dans quelque majorat.

La Tour d'Auvergne appartenait à une branche bâtarde des Bouillon d'où sortit Turenne et dont il portait les armes. De lui tout a été dit, et son nom est resté, dans la Tradition populaire et dans l'Histoire officielle, synonyme de tous les héroïsmes et de toutes les vertus. En 1792, à l'armée des Alpes, il entrait—tête nue comme toujours et le premier—dans Chambéry, en avant de sa compagnie qui deviendra, ailleurs, la *colonne infernale*. Ce fait d'armes, on le cite pour cause, et pour cause aussi on doit rappeler une anecdote. Certain conventionnel en mission lui offrait ses services:

—Vous êtes donc bien puissant?

—Sans doute.

—Eh bien, sollicitez pour moi une paire de souliers!

Sa lettre autographe est adressée: *Au citoyen Boisquillon, capitaine au 2e bataillon du 72e régiment, ci-devant Verin, à Nivefranche.* Nivefranche, c'est révolutionnairement Bayonne, et le citoyen Boisquillon—un camarade de la fameuse entrée à Chambéry,—en réalité Leconte de Bièvre de Boisquillon, d'une ancienne et noble famille de Romorantin dont l'arbre généalogique remonte jusqu'à la petite-fille du poète Alain Chartier. Après la campagne des Pyrénées-Orientales, La Tour d'Auvergne se retirait à Bayonne où il se livra en paix à ses chères études sur les langues celtiques. Mais, possédé par le mal du pays, il s'embarque pour la Bretagne sur un voilier marchand. Le voilier est capturé par un corsaire anglais et lui, interné dans un village de Cornouailles, Clifford—d'où il écrit.

Et maintenant, lisons:

Clifford, le 14 Vendémiaire, an 2e de la Rép. fe une et indivisible.

Je ne saurais t'exprimer, mon cher Boisquillon, la joye que j'ay ressentie en apprenant ton arrivée à Nivefranche. Connaissant ton caractère franc et loyal, j'étais bien sûr que tu serais resté fidèle à tes sermens, et à la cause de la liberté et de l'égalité. Heureux mille fois, heureux et glorieux ceux qui auront contribué à faire triompher les droits sacrés mais trop oubliés de l'homme.

Je me suis rappelé souvent de toi; comment aurais-je pu t'oublier toi que mon cœur s'était fait une si douce habitude d'aimer.

Ne cesse pas de m'aimer et de me croire pour la vie ton bien dévoué et ton plus affectionné camarade et frère en Révolution.

LA TOUR D'AUVERGNE-CORRET.

Mille affectionnés complimens à Duvignau.

Duvignau est ce jurisconsulte bordelais qui a écrit, en 1788, l'*Entretien entre un citoyen et un militaire*, et, comme Girondin, fut bientôt incarcéré et exécuté.

Sur un vulgaire carré de papier douze lignes sans marges et d'une écriture menue et courante, simple mais énergique, avec une tendance à s'infléchir—le signe graphologique des natures modestes.

La Tour d'Auvergne—après réflexion, avec conviction,—descendu des privilèges de sa caste dans le rang, s'entêta, de par l'Egalité, à n'être jamais que soldat et simple soldat, et persista dans ses fidélités à la République Une et Indivisible dont, à la barbe des Anglais, il passait crânement la cocarde à la lame de son épée.

Augereau, lui, était le fils d'un domestique et d'une fruitière. D'abord carabinier et maître d'armes à Naples, il s'engagea bientôt en France dans les armées de la République où, trois ans après et à peine, on le retrouve général. A l'armée des Pyrénées comme à l'armée des Alpes, il se prodigue en coups de tête et en coups de main. Il force le pont de Lodi, il balaye le pont d'Arcole; c'est un héros. Mais, soucieux avant tout de sa propre fortune, il aide au 18 Fructidor, devient membre du Conseil des Cinq-Cents, sert l'Empereur et le voici Duc, sert Louis XVIII et le voici Pair, revient encore à Bonaparte—qui refusent ses services.

L'autographe révèle déjà l'homme que fut Augereau par les vaniteuses dimensions de son papier et par la caractéristique de son écriture. La feuille a 50 centimètres de haut sur 34 centimètres de large et galonne, de vastes marges, douze lignes assez courtes, militairement alignées, rigoureusement espacées. En voici le texte tel que, adressé d'Italie au conventionnel Ritter, un ancien juge au tribunal d'Altkirch:

La P ra,
le 27 Nivose l'an 4me de la République.

Le Général divisionnaire Augereau, au

Représentant du peuple Ritter.

Citoyen Représentant

Celle cy est Pour savoir des Nouvelles de votre Voyage et en même temps de penser à ce que vous m'avez promis; je suis Présentement tout nud. Je ne puis plus faire Racomoder mon habit, le fil ne veut Plus tenir. C'est un vieux Militaire, il a trois Campagnes d'hiver, et trois Campagnes d'Été sur le Corps, je Réclame du drap Pour mabiliher au nom de l'humanité souffrante. Sy vous ne venez bientôt à mon Secours, vous m'exposez à montrer tout ce que je Porte, adieu mon cher Représentant. Pensez à moy et croyes moy—sincèrement tout à vous.

AUGEREAU.

L'habit d'Augereau fait un pendant assez curieux aux souliers de La Tour d'Auvergne. C'est d'intrépides va-nu-pieds et de superbes loqueteux que se composaient alors—on le sait—les indomptables quatorze armées de la République.

L'écriture d'Augereau est grosse, régulière, propre, pompeuse et ambitieuse dans le relèvement de ses fins de ligne. Ses lettres majuscules soudaines et capricieuses semblent les dégagements à fioritures d'un escrimeur italien. On dirait cette écriture empanachée; elle a même les airs bravaches du maître. La signature est d'une orgueilleuse suffisance, et le paraphe compliqué, mais arrogant et ferme. Par exemple, l'orthographe et la trivialité dénoncent l'enfant illettré et point éduqué du faubourg Saint-Marceau.

Augereau—contrairement à La Tour d'Auvergne—était monté des basses couches populaires dans la sphère des aristocraties de fortune. Comme il y avait été seulement porté par d'heureux hasards, il s'abandonnait à tout vent d'imprévu, sans conviction dans ses principes, sans consistance dans ses fidélités. Aussi fut-il personnel et avide, inassouvi et versatile, ce que dit bien son fin visage de renard—avec de l'œil et du flair.

Pas n'est besoin, il semble, de dégager de ce parallèle la valeur morale des deux compagnons d'armes et d'en justifier les conclusions de l'Histoire. Le temps et la distance font toujours pleine et entière justice aux événements comme aux hommes. C'est pourquoi la silhouette du Maréchal reste à l'état d'ombre héroïque dans les fantasmagories de l'épopée militaire, tandis que la statue du Premier Grenadier de France affirme, plus rayonnante et plus populaire—dans le souvenir et dans l'admiration—la grande figure de l'imperturbable républicain et du parfait honnête homme.

UN TRIOMPHATEUR

MALGRÉ LUI.

C'est l'auteur de *Divorçons!* l'étourdissante comédie que le Vaudeville reprenait l'autre soir à Paris, avec Mme Réjane et M. Noblet. L'anecdote, en vérité, mérite d'être contée, car elle est aussi originale qu'imprévue. Mais il faut remonter pour cela aux premiers succès de M. Victorien Sardou.

C'était au lendemain des *Pattes de mouche*. M. Victorien Sardou habitait alors place de la Bourse. Un jour, après déjeuner, comme il descendait la rue Vivienne, le jeune maître se sentit prendre par l'épaule. Il se retourna. C'était Plunkett, alors directeur du Palais-Royal, et qui se rendait à son théâtre.

—Tiens! c'est vous?

—Oui, c'est moi et très heureux de vous voir, car j'allais vous écrire.

—Economie sur toute la ligne: temps, papier, encre et timbre; vous êtes mon débiteur!

—C'est vous qui allez l'être.

—Comment ça?

—Parce que vous allez prendre sur l'heure l'engagement de travailler pour le Palais-Royal.

—Vous écrire une pièce?

—Pas une pièce, trois pièces!

—Vous plaisantez?

—Pas le moindrement.

Et Plunkett se mit à faire l'éloge des *Pattes de mouche*, négligeant les traits de haute comédie pour s'arrêter à certains détails d'invention, à des saillies heureuses, à des côtés de verve et d'entrain.

—Le monsieur qui a écrit cette comédie, dit-il, a très certainement dans le ventre trois pièces et des plus spirituelles pour le Palais-Royal.

Chemin faisant des deux interlocuteurs étaient arrivés au théâtre. Sardou se laissa entraîner par Plunkett dans le bureau directorial. Quand il en sortit, il n'était plus son maître. Il avait promis au directeur les trois pièces.

Et Sardou écrivit les *Pommes du voisin*. Le succès fut considérable.

—Eh bien! fit Plunkett à l'auteur, le soir de la première, que vous avais-je dit? Avais-je raison? Et maintenant, je suis tranquille pour la seconde pièce. Je n'aurai pas à vous la demander. Vous l'apporterez vous-même. On revient de soi-même dans les maisons où l'on obtient des succès pareils.

Plunkett se trompait, Sardou ne revint pas. Dame! il était débordé. On lui demandait des pièces de tous les côtés. Et il donnait les *Femmes fortes*, *Nos intimes*, *les Ganaches*, *les Vieux garçons*, *Nos bons villageois*, *Maison neuve*, *la Famille Benoiton*. Quoi encore? Il allait donner *Séraphine*, et se révélant tout à coup dans le drame historique, *Patrie!* à la Porte-Saint-Martin.

Où prendre le temps d'écrire une pièce pour le Palais-Royal? Plunkett en fut quitte pour ses dérangements. Il avait perdu tout espoir lorsque Choler devint son associé.

Celui-ci n'était [illegible] par aucune reconnaissance[illegible] tait pas lui qui avait [illegible] recettes rondelettes des [illegible] *voisin*.... Et il se mit à haïr [illegible] maître. Il fit si bien qu'il arracha [illegible] Sardou une promesse formelle appuyée par un traité qui assurait à la direction du Palais-Royal un dédit de 25,000 francs au cas où l'auteur ne livrerait pas dans un certain délai la deuxième pièce promise.

L'auteur livra la pièce. Elle s'appelait le *Magot* et avait été écrite en trois semaines. Choler resta [illegible] fait devant une telle facilité de travail. Le troisième acte avait été écrit en quatre heures!

—Plunkett n'a été qu'un nigaud en attendant si longtemps! fit-il. Je tiens la troisième pièce.

Et de fait, aussitôt le *Magot* disparu de l'affiche, Choler revint à la charge. Nouvelle crise. Sardou ne savait plus où donner de la tête. Un matin, on lui apprend que la direction du Palais-Royal va passer en d'autres mains. Si le nouveau directeur pouvait rompre le traité, quelle veine! Va-te promener! Ce nouveau directeur est Dormeuil, et Dormeuil se montre aussi "crampon" que Choler. Ah! qu'il est dur d'être l'auteur le plus applaudi de son époque! Et Sardou conte ses ennuis à Léon Cléry.

—Je vais t'arranger ça, dit l'éminent avocat. Qui est le "conseil" de Dormeuil?

—Carraby. Dis-lui que je ne demande qu'une chose, c'est qu'on me permette d'achever *Daniel Rochat* pour le Théâtre-Français. Aussitôt la dernière scène écrite, je me mets à la pièce du Palais-Royal,—car je veux en finir, à tout prix! C'est le martyre de ma vie. Pense donc que cette musique-là dure depuis les *Pattes de mouche!*

Me Carraby obtint de son client le délai demandé. Et Sardou acheva, en paix, *Daniel Rochat*. Mais il n'avait pas plutôt mis le mot "fin" au bas de la dernière scène, que le spectre de Dormeuil se dressait devant lui.

Trouver une pièce non [illegible] était pas là le difficile; mais l'avoir prête en temps voulu, avec les préoccupations d'une comédie sur le point d'entrer en répétions au Théâtre-Français, c'était peut-être demander beaucoup à un seul homme, cet homme s'appelât-il Sardou. L'auteur de *Daniel Rochat* songeait encore une fois à envoyer Dormeuil à tous les diables, lorsqu'une après-midi, se promenant sous les ombrages de sa propriété de Marly, il vit venir à lui son vieil ami Najac. L'idée d'une collaboration lui traversa l'esprit. Et là, à brûle pourpoint:

—Dis-donc! veux tu m'aider?....

Et Sardou raconta à Najac son aventure.

A quelque temps de là, le Palais Royal annonçait la première de *Divorçons!* Mais la direction n'était plus la même. A Dormeuil avait succédé deux nouveaux directeurs, MM. Briet et Delcroix, qui purent apprécier à leur profit le vieux proverbe: "Aux innocents les mains pleines!" Chacun sait, en effet, que *Divorçons!* a été un des succès les plus éclatants du Palais-Royal.

Tel fut l'épilogue de l'engagement pris par Sardou envers Plunkett au lendemain des *Pattes de mouche*. Sardou avait mis vingt ans à remplir l'engagement. Mais aussi quelle coquetterie pour se faire pardonner les victoires obtenues sur d'autres scènes! Il avait commencé par les *Pommes du voisin*: un succès; il finit par *Divorçons!*

Le soir de la première, on vit ce spectacle imprévu et piquant: des membres de l'Académie française rappelant Daubray et Céline Chaumont à grand renfort d'applaudissements. Quoi, en plein Palais-Royal? En plein Palais-Royal! Il fallait décidément Sardou—nouvellement reçu—pour donner à Paris ce spectacle dans la salle. Et Céline Chaumont, acclamée, de s'écrier au baisser du rideau:

—Il me semble que moi aussi je viens d'obtenir un fauteuil et que je vais faire mon discours de réception.

Avec Réjane.... Dame! avec Réjane, le succès va recommencer. Car il y a longtemps qu'elle l'a prononcé, son discours de réception.

Elle écartait cette vision attristante.

—Te rappelles-tu notre première chambre à Lille?.... Et c'te blague que j'avais collée à tout le monde que je gagnerais davantage dans une fabrique de toiles!.... Ah! ça en a-t-il fait des jalouses quand on a appris que c'était toi ma fabrique de toile et que, lorsque tu annonçais ton départ pour Paris ou pour Londres, tu commençais toujours par passer une journée.... et puis la fin de la journée avec moi.... Ah! mon Frédi, quel scandale! Il me fallut filer à Paris pour échapper aux reproches de maman....

De nouveau, une teinte mélancolique envahissait son visage; mais, décidément, elle ne voulait pas s'attarder au souvenir de sa mère.

—Te rappelles-tu notre arrivée, mon installation à Paris, dans ce nid que tu me donnais et où j'aurais dû savoir te garder toujours....

Pour la première fois, Frédéric fit une objection.

—Je ne t'avais jamais promis, Irène....

Elle l'interrompit.

—Ce n'est pas toi que j'accuse! Non, tu ne m'avais rien promis du tout; et c'est moi qui ai été une dinde de te faire des scènes, de ne pas savoir comprendre que je ne pouvais occuper qu'un très petit coin de ta vie.... C'est bien à moi seule que je puis reprocher mes sottises.... Je ne devais pas être exigeante; je devais simplement me dire: "Il me quittera forcément pour une autre, et cette autre pour d'autres, et puis toutes les autres pour se marier; mais moi, il m'a aimée de si bon cœur qu'il aura toujours un petit souvenir de tendresse pour moi.... Et, marié ou non, quand il viendra à Paris, de temps en temps, je l'aurai...." Est-ce que ça ne t'aurait pas semblé bon, cinq ou six fois par an, de revoir en moi ta jeunesse?....

—Mais, justement, tu me vois chez toi! fit-il avec un sourire un peu contraint.

—Où tu n'étais pas venu depuis plus de trois ans.

—Chaque fois que tu m'as écrit....

—Oh! Pour donner, tu n'es jamais en reste: et il faut que tu aies la générosité crânement chevillée dans le coco pour m'avoir acheté ce fonds, m'avoir donné le moyen de vivre et m'y aider encore quand je suis dans le pétrin... comme en ce moment.... Tu vois que je me rends justice! Et je sais, va, qu'il n'y a pas beaucoup d'hommes qui en auraient fait autant que toi, après.... après toutes mes sottises....

Il voulut l'arrêter du geste; mais elle tenait à s'accuser.

—Quand je pense que j'ai pu me mettre à fêtarder, moi, alors qu'il me suffisait de me tenir tranquille pour te ravoir toujours un peu!... Mais, c'est fini, va, je te le jure bien. Et il faudrait être d'une belle force pour me tirer de ma petite existence régulière.... C'est vrai qu'il y a des moments où les rentrées se font mal.... Depuis un mois, j'ai trois chambres libres....

—Peut-être, hasarda Frédéric, aurais tu plus d'avantage, de sûreté, à tenir quelque magasin, au lieu de ce?....

—Non, non! prononça Irène d'un ton embarrassé, non! Je ne me vois pas toute seule dans une arrière-boutique, avec des clients désagréables à servir; et puis, il faut se lever de bonne heure.... Je n'en ai plus l'habitude.... Je me trouve bien comme ça, vois-tu; j'ai un grand appartement..... Et puis, mes locataires, c'est une société, comme une famille pour moi.... Et je n'ai plus de famille, moi, je ne retournerai plus jamais à Roubaix. C'est vrai que je suis gênée à la morte saison; mais ce n'est pas toi qui me refuseras jamais un billet de cinq cents francs!....

Il eut un sourire un peu sceptique, avec la sensation, peut-être exagérée, que tous ces tendres souvenirs d'Irène Andrézieux n'avaient eu d'autre but que d'aboutir à cette demande d'argent. Evidemment, Irène avait songé, en lui rappelant leurs amours, à "tirer sa carotte"; mais elle était bien sincère dans la description de son bonheur passé et de ses remords.

Et